

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 10, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Bulletin religieux.—Lettre circulaire de Mgr. Plunier sur la mort de Lamoricière.—Discours du général Trochu, prononcé sur la tombe de ce général.—Etude sur la flamme, (suite et fin.)—Discours prononcé par M. Thibault, (suite et fin.)—Ducis, ou la réconciliation, (suite et fin.)—Le chemin du bonheur, (suite.)

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Départ de Son Excellence Lord Monck.—Sir John Michel, Commandant des Forces de Sa Majesté.—Ottawa, capitale des Canadas.—Les Cadets au camp de Laprairie.—Retour du St. Père à Rome.—Douleur de Sa Sainteté en apprenant la mort du général de Lamoricière.—Le choléra dans le midi de la France.—Les Fénéens.

A la fin de la quinzaine précédente, le gouvernement de cette province passait des mains d'un gouverneur-général dans celles d'un administrateur. Ce fait important dans la politique du Canada s'est passé le 26 septembre, jour du départ de Son Excellence Lord Monck sur le vaisseau *Himalaya*. On a remarqué que Sir John Michel, Commandant des Forces de Sa Majesté, qui lui succède *ex officio*, n'a prêté le serment d'office que quelques jours plus tard. Par une proclamation dans la *Gazette Officielle*, Son Excellence fait connaître au public canadien ses titres à cette dignité.

Durant la dernière quinzaine, nous avons eu le spectacle d'un autre événement non moins intéressant, le changement de Capitale. Oui, il faut maintenant y croire, Ottawa est devenu de fait aujourd'hui la Capitale des Canadas. Les bureaux publics y ont été transportés au commencement de ce mois, des officiers du gouvernement en ont déjà pris possession, et les autres s'y acheminent, laissant, sans doute, avec un profond regret la bonne vieille capitale avec sa société si aimable, ses sites enchanteurs, ses glorieux souvenirs historiques, ses nombreuses et utiles institutions.

C'est aussi durant la quinzaine qui vient de s'écouler qu'est arrivé le terme des exercices militaires des Cadets au camp de Laprairie. On se plaît à reconnaître que ce premier pas vers la formation d'une armée locale a été fait avec un succès

admirable, et nous avons, à l'appui de cette opinion, la parole même de Son Excellence Sir Michel. Accompagné des plus hautes autorités militaires du pays, il était présent à la parade du vingtième et dernier jour. Cette revue se termina par une attaque simulée contre le village de Laprairie, et d'autre part une défense vigoureuse. Après la prise du village par le bataillon canadien-français, Sir Michel fit les plus grands éloges à messieurs les Cadets : il leur dit même qu'ils avaient surpassé en précision et en bonne tenue beaucoup de bataillons réguliers. Il nous fait plaisir de remarquer que les Cadets canadiens-français se sont singulièrement distingués, depuis le premier jusqu'au dernier jour, par une discipline exacte et une aptitude marquée pour le maniement des armes. L'esprit militaire d'autre fois n'est pas encore éteint, Dieu merci, dans le Bas-Canada.

Le Saint-Père est revenu de Rome, le 13 septembre. Son retour a provoqué une imposante démonstration de la population romaine. Les habitants de la ville éternelle se sont portés en foule au-devant de lui et l'ont accueilli avec d'enthousiastes acclamations.

Le *Mémorial Diplomatique* publie la note suivante, dont nous lui laissons l'entière responsabilité :

« Nos correspondances de Rome affirment positivement que le Saint-Père est dans l'intention de prononcer, dans le consistoire prochain, une allocution où il sera fait allusion aux négociations dont a été chargé le commandeur Vegezzi. Le Pape s'exprimerait en des termes favorables aux efforts du roi Victor-Emmanuel, dans des circonstances récentes, pour opérer la réconciliation de l'Eglise avec l'Italie.

« Cette manifestation de Sa Sainteté serait motivée principalement par la teneur d'une lettre autographe du roi, que M. Boggio aurait été chargé de lui remettre. »

Dans la séance que la Congrégation des Rites a tenue le 23, au palais Quirinal, elle s'est occupée de la cause de la béatification et de la canonisation de M. Vianney, le vénérable curé d'Ars.

La mort inopinée et imprévue de l'illustre général de Lamoricière a produit à Rome la plus profonde et la plus douloureuse impression. Le Saint-Père en a été affligé d'une manière toute particulière, et, à diverses reprises, il en a exprimé toute la douleur qu'il en ressentait, rendant au brave et dévoué général en chef des armées pontificales, le plus glorieux des témoignages.

Madame Lamoricière a reçu, assure-t-on, une lettre autographe écrite toute entière de la main du Pape. Après avoir rappelé l'estime particulière qu'il éprouvait pour le général, le Saint-Père exprime à sa veuve toute la sympathie que lui inspire sa légitime douleur.

Dans un grand nombre d'églises et de couvents des messes ont été célébrées, des prières récitées pour le repos de l'âme du vaillant défenseur du Saint-Siège. On a célébré aussi un service solennel en son honneur, avec toute la pompe due à son haut rang. A Rome, on a la mémoire du cœur, et l'on tient la reconnaissance au premier rang des devoirs civiques comme des vertus chrétiennes.

Du reste, ce n'est pas seulement à Rome que cette mort a produit la plus vive impression, mais partout. Lamoricière n'était âgé que de cinquante-neuf ans ; il avait échappé, lui, le plus brillant, le plus intrépide, le premier des zouaves, aux dangers de cent combats ; on le croyait généralement plein de santé ; aucune rumeur de maladie ou même d'indisposition n'était venu préparer le public à cette grande perte.

Le général paraît avoir succombé à ce que la science nomme une *ambolie*, c'est-à-dire une interruption dans la circulation du sang causée par un caillot, conséquence mortelle des rhumatismes que Lamoricière avait contractés dans le cours de ses laborieuses campagnes en Afrique. Un de ses meilleurs amis, accouru dès les premiers moments, et qui a veillé près de son lit de mort, a donné quelques détails sur cette fin si prompte. La veille du fatal événement, le brave général était encore fort bien portant, donnant des ordres pour son départ de Prouzel ; il devait aller rejoindre sa femme revenue des Pyrénées, et qui l'avait précédé en Anjou avec ses filles. A minuit, il se sentit pris d'un étouffement ; il sonna son valet de chambre, lui disant qu'il avait une affreuse douleur de tête et lui ordonnant d'aller immédiatement chercher le curé. Son valet de chambre n'eut que le temps de se rendre au presbytère. Il le retrouva debout encore, marchant un crucifix à la main. A peine le curé lui eut-il donné une dernière bénédiction que le général se jeta à genoux au pied de son lit et ne se releva plus.

Telle a été la mort du général Lamoricière, dont la vie bien connue, d'ailleurs, mériterait d'être racontée avec plus de détails que nous ne saurions le faire aujourd'hui. Tout le monde sait ce qu'a fait Lamoricière pour la gloire de la France et pour la défense du Saint-Siège. Son souvenir est demeuré populaire dans l'armée d'Afrique ; nul peut-être n'avait contribué avec plus d'éclat qu'il ne l'avait fait pendant dix-huit campagnes, à la conquête et à l'agrandissement du sol algérien ; c'est à Lamoricière, on s'en souvient, qu'a été due la prise de la *smala* d'Abd-el-Kader.

Etrange vicissitude des choses humaines ! Il y a quelques jours, l'émir, l'ancien adversaire d'Afrique, celui qui pendant plus de quinze ans a forcé l'armée française à tant de fatigues et a été la cause principale de l'effusion de tant de sang français, Abd-el-Kader enfin, le vaincu de Lamoricière, recevait les attentions courtoises de la population parisienne et se voyait bien légitimement, du reste, après sa belle conduite en Syrie, entouré d'honneurs dans la capitale de la France, tandis que son vainqueur, relégué par les événements dans la vie privée, passait inaperçu au milieu de la foule. On raconte même que le jour où Abd-el-Kader se rendit aux Tuileries dans les voitures de la cour, et portant le grand cordon de la Légion d'honneur, son regard rencontra celui d'un passant que le hasard avait amené à ce moment-là sous l'une des arcades de la rue de Rivoli. L'émir et le passant s'étaient reconnus, bien qu'ils ne se fussent pas revus depuis dix-huit ans. Or le passant, c'était le vainqueur d'Abd-el-Kader, c'était Lamoricière lui-même.

Le plus vaillant des soldats de la France en Afrique, Lamoricière se montra citoyen intrépide en 1848 et 1849. Nous n'avons pas besoin de rappeler ses éminents services pendant les tristes journées de juin ; ce fut grâce à son énergie, à sa bravoure, à ses intelligentes dispositions que Paris fut sauvé.

Comme ministre de la guerre, le général Lamoricière eut à prendre les mesures que le gouvernement du général Cavaignac avait résolues pour la défense de Pie IX, menacé à Rome par la révolution après l'assassinat du comte Rossi. Les journaux viennent de publier à ce sujet une lettre intéressante du général de Lamoricière, datée du 27 novembre 1848 et adressée au général Molière, désigné pour le commandement d'une brigade qui avait reçu ordre de se tenir prête à s'embarquer pour Civita-Vecchia. Cette lettre prouve que dès ce temps-là, c'est-à-dire aussitôt qu'il vit la papauté en danger, Lamoricière ambitionna d'être son défenseur. Il ne fit donc plus tard qu'obéir aux

convictions de toute sa vie en mettant son épée au service du Saint-Siège. Cette dernière phase, la plus glorieuse peut-être de la vie du général Lamoricière, est trop près de nous pour que nous ayons besoin d'y insister. Il n'est pas un catholique qui n'ait voué une profonde reconnaissance au général français qui mit son épée au service du Pape ; il n'en est pas un qui ne pleure aujourd'hui l'illustre vaincu de Castelfidardo.

Les funérailles du général de Lamoricière ont été empreintes de ce caractère de grandeur morale, hommage infiniment plus précieux que toutes les pompes extérieures. Le corps du défunt a d'abord été porté à l'église de Prouzel, où a été célébré un service funèbre d'une grande simplicité ; puis à la cathédrale d'Amiens, qui s'est trouvée trop étroite pour contenir l'immense assistance qui avait voulu payer un tribut de regrets à l'illustre mort. Toutes les autorités civiles et militaires d'Amiens, ainsi que la magistrature, étaient présentes. L'évêque d'Amiens, à la tête de tous ses prêtres, a tenu à bénir le corps de celui qu'il a proclamé le *grand bienfiteur de l'Église*.

« Quelle n'a pas été l'émotion de tous, raconte un assistant à cette funèbre cérémonie, quand le prélat, mitre en tête, montant en chaire, nous a tracé les plus grands traits de cette magnifique vie ! Il parla de ses premiers exploits, mais il lui convenait de s'arrêter à d'autres louanges. Il raconta la fin du héros chrétien, lorsque, sentant l'atteinte mortelle, « de sa main, nous dit-il, il saisit le crucifix sur la muraille, ainsi qu'autrefois sous la tente, à la première alarme, il saisissait son épée. » L'Église et la patrie reconnaissante semblaient parler par la bouche de l'évêque. Après avoir entendu rendre de tels hommages à la grandeur du nom de Lamoricière et à l'élevation de sa foi et de ses œuvres, en vérité, on n'osait plus pleurer pour celui que Dieu venait d'appeler à lui. »

Plus loin nous publions une circulaire extrêmement remarquable de Mgr. l'Évêque de Nîmes, sur l'immortel général, ainsi qu'un discours du général Trochu, prononcé à la tombe de son illustre ami et bienfaiteur.

Le choléra tend de plus en plus à disparaître de la péninsule.

Les provinces actuelles du Souverain-Pontife en ont été complètement préservées, grâce aux précautions prises et aux mesures préventives dont on maintient avec fermeté l'application.

À Marseille et dans le midi de la France, le choléra fait encore des victimes.

Le gouvernement anglais continue à recourir

aux mesures les plus rigoureuses, les plus énergiques contre les Fénians irlandais.

Des arrestations ont eu lieu à Manchester, à Sheffield et à Salford. Une visite domiciliaire a été faite à Dublin chez un magistrat nommé Sheo : on espérait y découvrir un dépôt d'armes, mais on n'a rien trouvé. De nombreux agents de police ont été envoyés d'Angleterre dans toutes les provinces de l'Irlande, pour opérer des arrestations. On suppose que le fénianisme a des adhérents dans la police locale elle-même. Il y en a certainement dans l'armée. La *Constitution* de Cork annonce l'arrestation de deux sergents affiliés à la société des Fénians, et dit qu'un grand nombre de soldats sont l'objet d'une surveillance, comme complices prévenus de la conjuration. Le *Cork Examiner* confirme ces assertions, et ajoute qu'il règne dans la troupe un grand mécontentement, et qu'on s'attend à de nouvelles arrestations.

Un steamer anglais est allé intercepter un navire américain attendu avec des armes. Une canonnière quitte chaque jour Queenstown pour aller en mer, et revient le soir.

Le *Daily Telegraph* évalue à 3,000, le nombre des Fénians à Cork seulement. Ils sont aussi fort nombreux à Liverpool.

L'insurrection générale devait éclater le dernier jour de septembre. Déjà l'on avait réuni, à Dublin et à Cork, des armes et des munitions pour 6,000 insurgés, et on les avait distribuées sur divers points.

Le roi de Prusse devait partir le 28 sept. avec M. Bismark pour le Lauenbourg, sa nouvelle conquête. L'acte de prestation du serment aura lieu plus tard. Pendant ce temps, des *meetings* très-nombreux se tiennent en Bavière et dans l'Allemagne, pour protester contre ce qu'ils appellent « l'iniquité de Gastein. » L'Autriche, effrayée de ce concert unanime de protestations à l'intérieur et à l'extérieur, cherche en vain une issue à la situation qu'elle s'est faite.

La *Presse* de Vienne dit que la circulaire de M. Drouyn de Lhuys, sous sa forme *acérée, amère, blessante*, est un coup mortel porté à l'alliance de la Prusse et de l'Autriche, et qu'il faut à tout prix que cette dernière brise cette alliance anormale et dangereuse.

BULLETIN RELIGIEUX.

MÉLANGES.

Le 16 septembre a eu lieu, à Biarritz, la consécration de la chapelle de la Villa-Eugénie. L'Impératrice a voulu que cette première cérémonie religieuse de sa

chapelle particulière fut consacrée au souvenir de sa meilleure amie, sa sœur, la duchesse d'Albe.

L'empereur vient de faire don à l'abbaye dix fois séculaire de Notre-Dame des Ermites, à Einsiedlen, en Suisse, d'une magnifique couronne de lumière. Ce lustre vraiment monumental, d'une hauteur de plus de 21 pieds, comprend trois couronnes, dont la plus haute, ainsi que la plus basse, sont enrichies d'émaux et de tournelles crénelées du plus bel effet.

Quand à la couronne du milieu, elle fait lire dans son pourtour ces paroles significatives que la reine Hortense écrivait à Constance en 1816, alors qu'elle se rendait à Arenenberg: *Je désire mettre moi et mes enfants sous la protection de la Sainte Vierge.* Au centre de cette belle composition est appendue une couronne impériale, surmontée d'une croix et posée sur une galerie à arcades terminée par un cul-de-lampe. La couronne porte cette inscription: "Donné par Napoléon III, empereur des Français, 1865."

Une juste cause de mécontentement en Irlande c'était le système d'éducation supérieure. L'Université de Dublin fermait ses portes aux catholiques, et les évêques avaient, avec raison, condamné l'enseignement mixte et les collèges "sans Dieu" (*Godless colleges*) de l'Université de la Reine. Le gouvernement a reconnu la justice des doléances des catholiques et leur a offert de faire une subvention à leurs collèges et de les agréger à l'Université royale, afin que les élèves pussent y prendre leurs grades académiques.

Pour sauvegarder leurs intérêts, il a proposé que cinq membres catholiques, au choix des évêques, fussent adjoints au conseil supérieur de l'Université. L'épiscopat irlandais a pris en considération les propositions de Sir George Grey, les a examinées dans le synode qui vient d'avoir lieu, et a délégué, dit-on, les quatre archevêques pour débattre la question avec le gouvernement, au nom de leurs collèges.

Mgr. Manning, archevêque de Westminster, est parti pour Rome où il est allé chercher le pallium et, selon quelques-uns, le chapeau de Cardinal.

Neuf missionnaires se sont embarqués le 23 septembre sur le paquebot *Morris* pour la Chine. On lit dans le *Daily News* du 19 septembre:

Dix-neuf sœurs de charité sont parties hier de Southampton, à bord du steamer royal *Seine*, pour aller soigner les malades et les mourants. Bon nombre d'entre ces admirables femmes appartenaient autrefois à la haute classe; aujourd'hui, elles sont vêtues de grossiers vêtements et portent de grandes coiffes blanches. Elles ont assisté, dimanche matin, au service divin dans l'église catholique de Saint-Joseph, à Southampton. Le R. P. Mount a prononcé un discours vivement senti dans lequel il a fait un bel éloge du dévouement et de l'abnégation de ces courageuses filles de l'Église.

L'Empereur, l'Impératrice et le prince Impérial ont fait visite à la reine d'Espagne à Saint-Sébastien. S. M. Isabelle II a rendu cette visite à la famille impériale le lendemain à Biarritz. Des feux d'artifice ont été tirés dans ces deux occasions.

La fête de la Nativité de la Sainte Vierge a été célébrée à Lyon avec une pompe extraordinaire. Presque tous les Lyonnais se sont portés à Notre-Dame de Fourvières. La bénédiction donnée à la ville du haut d'un somptueux reposoir construit au sommet de la colline, a été annoncée par des salves d'artillerie mêlées à la puissante sonnerie du gros bourdon de Saint-Jean.

Le congrès catholique de la Suisse, qui s'est tenu à Bâle, a été présidé par le comte Scherer, et s'est occupé, entre autres questions, des missions catholiques dans les cantons protestants, de la fondation d'une université catholique libre en Allemagne, de l'émigration des Suisses en Amérique, etc.

Plus de 800 personnes avec plusieurs bannières, et conduites par M. le curé de Saint-Roch, se sont rendues la semaine dernière de Paris à Saint-Cloud, sur trois bateaux à vapeur, pour aller en pèlerinage à la nouvelle église construite dans cette ville.

Le nombre des prêtres que le choléra a frappés à Ancône dans l'exercice de leur ministère est de dix. —Le cardinal Antonelli a fait distribuer aux pauvres d'Ancône une nouvelle somme de 13,000 fr.

L'évêque de San-Severo a fait vendre son mobilier pour secourir les pauvres de sa ville épiscopale ravagée par le choléra.

L'astronome anglais, M. Lowe, vient de découvrir deux comètes jumelles ayant chacune une splendide queue.

Le droit de citoyenneté avait été conféré à Arago par la ville d'Edimbourg, et les habitants de cette capitale de l'Écosse veulent en cette qualité élever une statue à l'illustre astronome français.

L'épidémie bovine a pris à Londres de tels développements que sur seize mille vaches qui étaient dans la métropole, il a fallu en tuer deux mille.

Gladiator vient de remporter un nouveau triomphe en Angleterre, aux courses de Duncaster. Le célèbre cheval de M. de Lagrange a gagné le prix de Saint-Léger.

**Lettre circulaire de Monseigneur l'évêque
de Nîmes recommandant aux prières
de son clergé l'âme de feu le
général de Lamoricière.**

Claude-Henri-Augustin PLANTIER, par la grâce divine
et l'autorité du Saint-Siège apostolique, Evêque de
Nîmes, assistant au Trône pontifical,

Au clergé de notre diocèse,

Salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le 12 septembre, nos très-chers coopérateurs, Lamoricière rendait sa grande âme au Seigneur Dieu des armées. C'était pendant notre retraite pastorale. Dès que la mort de l'illustre capitaine nous eut été connue, l'impatience de notre douleur voulut en faire part au clergé nombreux qui nous entourait. Le lendemain de cette communication nous devions célébrer une messe funèbre et solennelle pour les évêques et les prêtres défunts de notre diocèse, et nous invitâmes les ecclésiastiques qui devaient y assister à prier pour le général en même temps qu'ils priaient pour leurs frères. Puisqu'il avait, comme eux, combattu, sous une autre forme, mais avec la même ardeur, pour la cause de Jésus-Christ et du Saint-Siège, il nous semblait digne de leur être associé dans les suffrages et les sacrifices de notre piété reconnaissante.

Ce que nous avons dit alors dans le secret du séminaire, nous venons aujourd'hui le répéter et le proclamer sur les toits. Des prières obscures ne suffisent pas à ce héros si français et si chrétien; les services glorieux qu'il a rendus au pays et à l'Église lui donnent droit à des hommages éclatants et à des prières publiques.

Deux grandes pages composent l'histoire de cet homme de guerre. La première est écrite en caractères de feu dans les fastes militaires de la patrie. Notre Algérie, cette sanglante école de bravoure, a donné successivement à la France une foule de capitaines renommés; Lamoricière fut, tout le monde l'avoue, le plus brillant et le plus populaire. Il avait au suprême degré la passion des combats. Chaque fois qu'on était à la veille de quelque rude affaire, il prenait, comme le vainqueur de Rocroi, un sommeil plus profond. Le matin il se levait avec un front plus radieux, et l'on devinait, à l'éclat inaccoutumé de sa parure guerrière, que la journée menaçait d'être terrible; pour lui, le péril était une fête. Au signal de la lutte, il partait comme la foudre; jamais peut-être ce qu'on appelle la *furie française* ne se produisit avec plus d'élan.

Autant sa fougue était impétueuse, autant elle était entraînant; il emportait ses troupes comme certains astres emportent leurs satellites avec eux dans l'espace. Et cette ardeur n'était pas simplement un feu passager; elle suffisait à de longues et difficiles campagnes. Rien ne pouvait alors soustraire les Arabes à ses redoutables coups: ni l'agilité de leurs chevaux, ni l'âpreté de leurs montagnes, ni l'épaisseur de leurs oasis, ni le dédale de pays qui n'étaient connus que de ces sauvages enfants du désert. Vrai lion d'Afrique, Lamoricière ne perdait pas un instant la trace de sa proie. Pas de routes, mais pour employer les expressions de Bossuet, le héros "s'avance par vives et impétueuses saillies," et dans ses bouds hardis et vigoureux, "il n'est arrêté ni par

montagnes ni par précipices." Pas de guides, et plus d'une fois des guides trompeurs; mais son génie et son coup d'œil perçant lui servent de boussole. A certains moments pas de vivres, mais il devine les silos, et la victoire lui livre les troupeaux de l'ennemi.

Expéditions formidables, mais glorieuses. Parmi tant de fatigues, de privations, d'engagements plus ou moins meurtriers, sous un climat qui, tantôt par ses ouragans, tantôt par ses accablantes chaleurs, décuple les épreuves naturelles de la guerre, Lamoricière garde son âme toujours sereine, et cette inaltérable sérénité du chef soutient sans défaillance l'énergique et joyeux entrain du soldat, qu'il sait si bien pousser ou ménager à propos.

Le nombre des ennemis ne l'effraie pas plus que les obstacles matériels ne le désespèrent. Un de ses nobles frères d'armes avait dit à ses hommes, dans la retraite qui suivit le premier siège de Constantine :

"Amis, ces gens-là sont six mille, et vous êtes trois cents: la partie est égale." Lamoricière ne pensait pas autrement que Changarnier. Jamais il ne comptait les Arabes auxquels il avait affaire. Dans la terrible insurrection de Bougie, trahi par un gros d'indigènes auxquels il avait cru pouvoir se fier, réduit à l'unique secours de son courage et de son épée, ne le vit-on pas, par la vigueur de son attitude et de ses menaces, frapper de stupeur les innombrables révoltés qui l'entouraient, et se frayer, à travers leurs rangs immobiles, un chemin pour regagner la mer?

Qui ne sait qu'en lui le génie de la guerre fut égal, pour le moins, à l'intrépidité? Au plus fort de l'action, dans le tumulte le plus orageux de la mêlée, toujours maître de son esprit, il savait avoir en même temps et de soudaines illuminations, et des instincts de prévoyance admirables. Il était rare que des obstacles inattendus vinssent le surprendre, ou s'il était surpris, il n'était jamais déconcerté. Le choc de la difficulté faisait à l'instant même jaillir en lui l'étincelle dont il avait besoin. Ces éclairs de circonstance, ces hautes et brusques inspirations n'excluaient pas les combinaisons profondes. Un Arabe de génie et d'ardent fanatisme organisa contre la France africaine un soulèvement immense: c'était Abd-el-Kader. Lamoricière répondit à ses agitations par une stratégie savante. A l'habileté des plans conçus il unit la rapidité de l'exécution; c'est le cas de dire avec le panégyriste du grand Condé, que *la promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser*. Il est présent à la fois sur mille points éloignés les uns des autres. L'émir le croit à distance et Lamoricière est là qui le presse.

Repoussé par de là nos frontières, l'Arabe reparait bientôt appuyé par les forces du Maroc, et succombe à Isly sous les coups d'une victoire dont un autre que Lamoricière aura l'honneur, mais qu'il a préparée par d'intelligentes manœuvres. A partir de cette bataille, l'incorruptible Breton enferme l'émir dans un cercle de fer qui se resserre chaque jour davantage; et bientôt incapable, même en se débattant comme une panthère, de se créer une issue, il renonce à des efforts désormais impuissants, et se rend à Lamoricière qui, de son côté, le traite avec respect et le remet au jeune prince alors chargé du gouvernement de l'Algérie. L'Afrique était en paix.

En France, au contraire, le ciel tournait à la tempête. 1848 éclate, et je ne sais quelle anarchie plus barbare que les Bédouins menace d'envahir la patrie. Lamori-

cière est sur la brèche pour la combattre. Député et ministre, il défend l'ordre à la tribune par la parole; général, il le protège ou le rétablit dans la rue par son épée. Le nom de Paris se joint à ses états de services à ceux de Sidi-Ferruch, de Constantine, de Monzaia, de Tagdempt, de Mascara et de tant d'autres qui brillent avec splendeur dans l'histoire du fier Breton; les journées de juin forment le noble couronnement des dix-huit campagnes par lesquelles il a frappé tant de coups et moissonné tant de gloire au sein de l'Algérie étonnée.

A la suite de ce grand acte, il ne voit, il est vrai, aucune dignité nouvelle s'ajouter à celles qu'il a traversées comme au vol, depuis l'humble grade d'officier du génie jusqu'aux fonctions éminentes de gouverneur intérimaire de l'Afrique française. Mais pour lui l'honneur est au comble. Organisateur habile, administrateur éclairé, colonisateur intelligent; général cent fois vainqueur, pacificateur de l'Afrique agitée, l'un des sauveurs de la France en péril, objet de l'estime et de l'admiration générales, désespoir de l'envie, qui se fuit et n'ose l'atteindre, il touche au faite suprême de la gloire par la splendeur même que son héroïsme et ses hautes qualités ont fait rejaillir sur la patrie.

Si nous avons ainsi parlé de ses qualités guerrières, c'est que Dieu semble se faire un honneur de susciter les capitaines fameux; c'est que l'Esprit-Saint glorifie cent fois les grands hommes d'épée, c'est enfin que David bénit le Seigneur d'avoir exercé ses mains au combat et préparé ses bras pour la guerre.

D'après cela, nos très-chers coopérateurs, comment, parvenue à la hauteur où nous l'avons vu monter, la carrière du général breton s'est tout à coup brisée en France, c'est chose que nous ne pourrions entreprendre; la nécessité politique et la raison d'État s'en expliquent devant l'histoire. Ce que nous ne craignons pas d'affirmer, c'est que, pour Lamoricière, la rude épreuve de l'emprisonnement et de l'exil fut un coup décisif de grâce. Dieu, qui l'avait aidé tant de fois à vaincre les Arabes, l'attendait là pour le vaincre et le subjuguier à son tour. Sans doute, au fond de sa noble et loyale nature, il n'avait jamais laissé périr le germe de la foi bretonne; sans doute, en combattant pour l'honneur de la patrie, il avait bien eu l'intention de servir les intérêts de la croix; sans doute, les évêques, successeurs d'Augustin, l'avaient toujours eu pour ami et souvent pour auxiliaire. Mais le feu sacré du christianisme était plus ou moins enseveli dans son âme, sous la poussière des batailles. Il fallait un souffle violent pour dissiper ces cendres accumulées en lui par l'agitation des camps, et Dieu permit qu'un changement inattendu de fortune fût cette simple tempête salutaire.

Sans sacrifier ses appréciations d'homme, de Français et de soldat sur le coup qu'il l'avait abattu, Lamoricière eut surtout la sagesse d'en étudier et le bonheur d'en saisir le sens providentiel pour lui-même; l'âme meurtrie du captif et de l'exilé se releva dans la lumière et les convictions du chrétien. Autant il avait aimé la patrie, autant il voulut aimer l'Église; il s'était mille fois exposé pour la première, il voulut aussi se dévouer, et, s'il le fallait, se sacrifier pour la seconde.

La guerre d'Italie avait déjà porté des fruits funestes au Saint-Siège. Au mépris des traités anciens et nouveaux, les Romagnes avaient été envahies par l'armée piémontaise. En même temps qu'elle faisait irruption sur les provinces éloignées du domaine pontifical, la

révolution soufflait l'esprit de révolte au centre même des États-Romains. Une armée devenait nécessaire pour les protéger contre les ennemis et les rébellions du dedans. Mais qui l'organiserait? Lamoricière offre ses services à Pie IX, qui s'empresse de les accepter. Avec une activité digne de sa jeunesse, le général se met à la tâche, et en quelques mois l'œuvre est accomplie.

Rome a pour se défendre des forces proportionnées aux périls intérieurs qu'elle peut avoir à courir. Ce n'est pas là ce que voulait la révolution. Par ses journaux et ses diplomates elle a poussé le Saint-Siège à se donner des troupes; et quand ces troupes existent, elle jure de les anéantir. Sans motifs sérieux, sans égard pour le droit des gens, sans respect pour les règles qui président ordinairement aux déclarations de guerre, Fanti et Cialdini, chacun avec un corps d'armée considérable, sont lancés l'un sur l'Ombrie et l'autre sur les Marches. Que fera Lamoricière? Il ne peut vaincre; mais il doit résister: et il court vers Ancône à la rencontre des ennemis qui côtoient l'Adriatique. Pour lui un échec est inévitable, mais il sauvera l'honneur; au-dessus du succès de la force, il y a le triomphe du martyre!

On sait comment tournèrent les choses: Pimodan succomba sous les hauteurs d'Osimo; Lamoricière capitula dans Ancône, et Castellidardo, quoique souvenir d'une défaite, s'est inscrit en lettres de diamant dans l'histoire de l'Église.

Oui, c'est là un grand fait et pour les héros qui l'accomplirent et pour le général qui le commanda. Il est grand pour le faible de lutter contre le fort quand le devoir l'ordonne: il est grand de s'exposer avec certitude à mourir pour la défense d'une cause légitime et pour l'honneur d'un drapeau noble et sacré; il est grand enfin de comprendre et d'enseigner au monde, par d'éclatants exemples, que le seul déshonneur de l'homme et du chrétien consiste à trahir lâchement ses principes et à sacrifier sa conscience à la peur.

On s'est raillé de Lamoricière parce qu'il s'était fait cette haute idée de la gloire; mais l'avenir à son tour se moquera des railleurs; ils seront enveloppés avec les vainqueurs et les bourreaux des martyrs dans un mépris commun; et Castellidardo, maintenant leur orgueil, les couvrira devant la postérité d'une honte inexorable. Léonidas et les siens furent égorgés aux Thermopyles; ceux qui les massacrèrent alors étaient fiers de cette boucherie; mais les vaincus ont triomphé dans l'histoire. Ainsi pour Lamoricière et tous les nobles vaincus de l'armée pontificale; Castellidardo sera pour eux comme d'autres Thermopyles.

A la gloire d'une noble conduite Dieu a voulu pour couronnement, dans Lamoricière, celle d'une noble mort. Il est frappé d'un mal soudain: dès le premier moment, le péril est sans espoir, mais le chrétien n'est pas plus surpris que ne l'était autrefois le capitaine; il veille sous les armes. Dieu l'avait dégoûté des grandeurs de ce monde, lorsque du sommet de la gloire il s'était vu jeté tout d'un coup à l'extrémité des choses humaines. Il lui avait également appris à dédaigner l'opinion en lui faisant voir, peu de jours auparavant, Abd-el-Kader, le vaincu d'Afrique, traité comme un prince, et voyageant triomphalement en France, tandis que lui, Lamoricière, le vainqueur de l'émir, était enseveli dans une retraite inconnue ou plutôt

oublée. De tels spectacles sont bien propres à détacher de la terre. C'était la conclusion que le grand général en avait tirée. Son âme s'était tournée tout entière du côté de Dieu pour s'attacher à lui tout entière; et quand la crise qui devait l'emporter se déclara, il saisit son crucifix avec amour, comme Bayard mourant embrassa jadis, à défaut de croix, la garde de son épée.

Lamoricière était seul dans son château désert; ni son épouse ni ses enfants n'étaient là pour recevoir son dernier soupir. Mais il est d'une résignation tout aussi vaillante sur sa couche d'agonie que sur les théâtres de ses combats.

Quand le prêtre, appelé par ses ordres, arrive, il trouve le général serrant d'une étroite pieusement convulsif l'auguste image de son Dieu; et bientôt il expire avec cette fermeté simple et grande qu'il eût mise à mourir sous les regards et par le fer de l'ennemi.

O mon Dieu, daignez recevoir au plutôt dans le repos de votre gloire, ce capitaine qui a si honorablement combattu pour vous et pour votre Église.

Les hommages de la terre ne manqueront pas tous à sa mémoire. Pie IX versera sur le souvenir de ce grand et fidèle serviteur quelques-unes de ces larmes et de ces paroles qui rendent un homme immortel. Déjà des guerriers illustres l'ont loué et vengé sur le bord de sa tombe avec une noblesse courageuse; quelques pontifes ont raconté ses grandes œuvres avec une éloquence profondément émue. Enfin, les générations à venir ne répéteront jamais son nom sans éprouver un sentiment d'admiration respectueuse et de religieuse reconnaissance.

Mon Dieu, mon Dieu! pendant que nous l'exaltons où il n'est plus, veuillez faire qu'il soit pleinement heureux où il est! Son souvenir va rester ici-bas en bénédiction; que son âme, si elle n'y est déjà, entre bientôt dans les rangs de la milice céleste, et prenne un rang d'honneur parmi les défenseurs les plus glorieux de votre cause et de celle de votre adorable Fils. En même temps que vous le récompenserez là haut, étendez le bouclier de votre tendresse sur cette douce et pieuse famille qu'il a laissée ici bas, afin qu'à l'ombre de vos miséricordes, elle jouisse d'un bonheur égal à ses vertus et à la grandeur du nom qui la couronne de sa gloire.

À ces causes:

1° Nous invitons tous les prêtres de notre diocèse à porter au Saint-Sacrifice, pendant huit jours qui dateront de la réception de cette lettre, le souvenir de feu le général de Lamoricière;

2° Le 26 de ce mois, à dix heures et demie du matin, un service funèbre sera célébré pour lui, dans notre Église cathédrale. Nous ferons nous-même l'absoute.

Recevez, nos très-chers coopérateurs, la nouvelle assurance de notre affectueux dévouement.

HENRI, évêque de Nîmes.

Nîmes, le 21 septembre 1865.

Discours du général Trochu sur la tombe de son ami et de son bienfaiteur de Lamoricière.

« Des officiers qui formaient, il y a vingt-cinq ans, à l'armée d'Afrique, l'état-major du général de Lamoricière, la plupart sont morts avant l'heure. Je suis l'un

de leurs survivants, et j'ai le droit de réclamer le privilège si douloureux, si enviable aussi, de représenter cette armée devant sa tombe.

« Il était alors dans tout l'éclat d'une renommée créée par les plus brillants services militaires, accrue chaque jour par des succès nouveaux, rehaussée par la jeunesse. Devant nous tous il était l'homme du présent; il était encore plus l'homme de l'avenir, et nos imaginations, dont les ardeurs n'étaient pas alors réglées par l'expérience de la vie, n'assignaient pas de limites à cette magnifique carrière. Lui-même se sentait poussé en avant par une force qui était en dehors de lui et dont il avait disposé jusque-là: c'était la Fortune.

« Il s'abandonna tout entier à l'incroyable activité de corps et d'esprit où nous l'avons vu se consumer jusqu'à la fin. Il menait de front la guerre, l'administration, la colonisation. Il avait la fièvre des idées, des vues, des projets; il lisait, il écrivait, il argumentait dans les sens les plus divers, quelquefois les moins prévus. Jamais on ne poussa plus loin la puissance de l'intelligence et du travail, avec la passion de la lutte, sous toutes les formes que la crée la vie publique contemporaine.

« Un jour vint—que tous les hommes heureux devaient prévoir et qu'aucun ne prévoyait communément—où la Fortune l'abandonna. Elle voulut que la grande part qu'il avait à la direction des affaires lui fût retirée; que la haute position, bien plus ancienne et légitime qu'il avait dans l'armée, disparût, que sa vie privée et son cœur, et toutes ses espérances de père de famille fussent atteintes par les plus cruels revers! C'est à ce comble d'épreuves que la Providence l'attendait.

« Elle se révélait à lui, il revint à elle, subissant l'influence de la douce piété, des vertus, de la ferme résignation dont il avait à côté de lui l'exemple. Il chercha dans la foi chrétienne des consolations et des forces contre les coups dont la destinée et le monde l'accablaient. Car ceux-là qui l'avaient exalté au temps de sa haute fortune liée à leurs intérêts, avait disparu. Et d'autres cherchaient à l'abaïsser, à présent qu'ils supposaient, faussement, j'en suis assuré, qu'il y aurait profit à l'abaïsser. Et lui, qui avait si ardemment observé les personnes et les choses, s'entendit passionnément discuter à son tour, dans ses actes les plus dignes, dans ses intentions les plus sincères.

« Quand, avec un désintéressé et rare dévouement, au grand intérêt religieux dont il était convaincu que la ruine entraînerait la ruine de l'ordre social tout entier, il alla, malgré l'impuissance militaire évidente de l'effort qu'il méditait, offrir au Souverain-Pontife l'appui de son nom et de son épée, il fut suspecté d'ambition et ce fut une injure. Et quand il succomba dans une lutte que sa prodigieuse inégalité suffirait à ennobler, il fut raillé.

« A présent, il meurt avant l'âge, laissant dans un deuil indicible une famille digne de toutes les sympathies et de tous les respects; il meurt, achevant d'offrir au monde l'exemple le plus saisissant qui soit de la fragilité et de l'inconstance des prospérités humaines.

« Mais votre vie et votre mort, mon général, offrent d'autres enseignements. Si, dans la période des agitations de votre illustre et courte carrière, vous avez dû rencontrer des adversaires, des contradicteurs parmi lesquels vous m'aviez vu moi-même quelquefois, l'histoire de votre pays vous rendra la justice que vous l'avez bien aimé, que vous l'avez bien servi et que vous

avez bien vécu. Les derniers bataillons que vous avez conduits marchaient avec la faiblesse contre le fort, insigne et rare honneur qui demeure attaché à votre nom, aux yeux des honnêtes gens de toutes les croyances et de tous les pays.

« Votre existence tourmentée restera comme un drame douloureux et touchant devant lequel viendront s'éteindre tous les ressentiments que vous avez pu soulever. Dieu vous a recueilli parce que vous avez cru et que vous avez souffert. A la vue de votre cercueil, je me sens accablé par des souvenirs qui remontent aux temps de mes débuts dans l'armée et de ma jeunesse à présent évanouie. Mais si par eux j'ai le cœur gonflé de chagrin, j'ai l'âme sereine en pensant à vos nouvelles destinées. C'est avec le double caractère qui est en moi que je vous fais les adieux, et que je vous promets le fidèle souvenir des gens de guerre et des Bretons. »

Etude sur la Flamme.

PAR MM. ALEXANDRE DESCHAMP ET OCTAVE JEANNEL,

donnée au Collège de Montréal, le jour de la distribution des prix, 1865.

(Suite et fin.)

Vous désirez sans doute savoir ce que devint Argant ; vous vous imaginez peut-être qu'il vécut dès lors honoré et comblé des biens de la fortune. Hélas ! c'est triste à dire, mais ce fut presque le contraire qui arriva. Il vécut pauvre comme la plupart des inventeurs et mourut à l'âge de 55 ans, chargé de chagrins et d'infirmités. Il eut même la douleur de voir un de ses neveux s'attribuer son invention. Ce neveu se nommait Quinquet. On a composé quatre vers qui expriment bien le mérite d'Argant et l'indigne conduite de son neveu :

Voyez-vous cette lampe où, muni d'un cristal,
Brille un cercle de feu qu'anime l'air vital ?
Tranquille avec éclat, ardente sans fumée,
Argant la mit au jour et Quinquet l'a nommée.

Les lampes d'Argant, messieurs, sont faites pour brûler les huiles végétales. Celles dont nous nous servons pour l'huile de charbon et le pétrole sont un peu différentes. Le mécanisme de ces dernières a été très-simplifié par l'emploi d'une simple mèche aplatie au lieu de la mèche circulaire. Il est vrai que, par là, le volume de la flamme se trouve diminué, mais elle est si élatante qu'elle fournit encore un éclairage très-suffisant.

Dans ces lampes, comme dans toutes les autres, il faut que le volume de la flamme soit en rapport avec la rapidité du courant engendré par la cheminée de verre, et comme ce dernier est fixe, le courant d'air reste toujours le même. C'est donc la flamme elle-même qu'il faut faire varier pour remplir la condition que je viens de signaler, et c'est ce qu'on fait en montant et en abaissant plus ou moins la mèche.

Si vous abaissez trop la mèche, l'oxygène se trouve en excès par rapport au volume de la flamme, le carbone brûle trop rapidement et vous perdez de la lumière. Si, au contraire, vous montez trop la mèche, l'oxygène se trouve en trop petite quantité par rapport au volume de la flamme, il ne peut pas brûler tout le carbone

qui s'échappe de sa flamme et il en résulte de la fumée : chose très-regrettable, car le proverbe dit :

Tria sunt mala domus : ventus, mala femina, fumus.

Enfin, si vous produisez une flamme telle, qu'elle soit sur le point de s'éteindre, de l'aveu des hommes les plus compétents, vous obtenez le plus grand effet possible.

De l'éclairage par les lampes, je passe à l'éclairage par la chandelle. Celle-ci, comme vous le savez, ne remonte pas à une très-haute antiquité et ce n'est guère qu'au 14^{ème} siècle qu'on a commencé à s'en servir en France.

On a beaucoup varié le mode de fabrication des chandelles, mais je n'en dirai rien, de même que je n'ai rien dit du mécanisme des diverses lampes, parce que je veux m'en tenir autant que possible à ce qui concerne immédiatement la flamme.

Celle que nous donne la chandelle possède quelques avantages mêlés de beaucoup d'inconvénients qu'on n'est point parvenu à faire disparaître. Je ne signalerai que le plus considérable.

A mesure que le suif se consume, le volume de la mèche engagée dans la flamme devient plus considérable. Cette longue mèche absorbe tellement de chaleur, refroidit tellement la flamme que (1) le charbon s'échappe sans devenir incandescent, ou bien il se dépose sur la mèche elle-même en forme de champignons. Quelques minutes suffisent pour que cet effet se produise et fasse perdre à la flamme les trois quarts de son éclat. De là résulte la nécessité de moucher continuellement la chandelle.

La bougie n'offre point cet inconvénient, et voici comment on est parvenu à l'éviter. Au lieu d'une mèche ordinaire, on a fait usage d'une mèche composée de trois cordons tressés ensemble. En chaque point de la mèche, l'un ou l'autre de ces cordons se trouve nécessairement plus tiré que les deux autres, ce qui fait que celle-là se recourbe et que son extrémité est toujours placée en dehors de la flamme, en contact, par conséquent, avec l'air extérieur qui la brûle au fur et à mesure qu'elle se dégage.

Il n'a pas été possible de faire participer la chandelle de suif au bienfait de la mèche tressée, parce que ces chandelles coulent immédiatement, si la mèche se courbe d'un côté plus que de l'autre.

La bougie n'avait pas encore atteint la perfection que nous lui voyons aujourd'hui, qu'un Français nommé Lebon avait inventé l'éclairage au gaz. Nous avons déjà dit un mot sur la manière de fabrication de ce gaz et nous n'y reviendrons pas. Je me contenterai de quelques observations relatives aux becs qui servent à le brûler.

Ici, comme dans les autres modes d'éclairage, on s'est trouvé en face de la nécessité d'établir un juste rapport entre le volume de la flamme et la quantité d'air nécessaire à son entretien. Il fallait, pour arriver à ce but, procurer au gaz un écoulement convenable, et l'on a beaucoup tâtonné avant de parvenir à trouver quel diamètre il fallait donner aux ouvertures par lesquelles il s'échappe et quelle forme était la meilleure. On a adopté généralement, comme vous le savez, une suite étroite qui donne une flamme étalée comme l'aile d'un papillon.

(1) Celle-ci se trouve extrêmement affaiblie et ne donne que peu de lumière. C'est pourquoi il est nécessaire de moucher la chandelle.

Mais quelque soit la grandeur et la forme qu'on adopte pour les becs de gaz, reste toujours une difficulté devant laquelle on a été impuissant jusqu'ici : celle de rendre l'écoulement indépendant des compagnies du gaz. Dans le système actuel, la compagnie peut vous faire payer beaucoup plus de gaz que vous n'en dépensez réellement. Il lui suffit d'établir une forte pression sur le réservoir où est contenu le gaz. Celui-ci s'échappera alors beaucoup plus vite par les becs, et comme il ne rencontrera pas une quantité suffisante d'oxygène pour le brûler, il s'en échappera une partie en pure perte. Plus que cela, le gaz qui s'échappera nuira considérablement à la santé et ternira les meubles des appartements, et ainsi vous fera essayer une double perte. La compagnie est en parfaite sûreté contre le consommateur, car le compteur placé chez ce dernier indique exactement quelle quantité de gaz il a reçu. Mais le consommateur n'est pas en sûreté par rapport à la compagnie, qui peut lui faire arriver plus de gaz qu'il ne lui en faudrait et le faire s'écouler avec tant de rapidité qu'il ne puisse pas produire tout son effet.

Une autre cause qui nuit très-considérablement à l'éclat donné par la flamme du gaz, surtout en ce pays, ce sont les grands froids de l'hiver.

Il faut savoir que ce qu'on nomme gaz d'éclairage est une assemblage de diverses substances dont quelques-unes ne sont gazeuses qu'à la température ordinaire, et deviennent liquides quand la température est très-basse. C'est pourquoi, en hiver surtout, on trouve les tuyaux du gaz obstrués par ces substances qui se sont liquifiées, et le gaz, qui s'est appauvri en les perdant, ne donne qu'une bien plus faible lumière, parce que c'étaient ces substances qui étaient les plus riches en charbon.

Dans ce qui précède, messieurs, nous avons exposé la théorie de la flamme ordinaire, en ayant soin d'en faire ressortir les principales applications pratiques.

Pour compléter ces notions, il ne me reste qu'à vous dire un mot de quelques inventions remarquables qui s'y rattachent.

Et, d'abord, laissez-moi vous signaler un problème, à la solution duquel travaillent depuis longtemps un grand nombre de savants et d'industriels.

Ils ont été frappés de la disparition progressive des forêts, de l'épuisement des mines de houille, et ils ont craint pour leur postérité. Ils ont cherché, avec anxiété, autour d'eux pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque chose qui pût remplacer avec avantage les combustibles ordinaires. Savez-vous sur quoi s'est arrêté leur choix ? Sur l'eau ! Il se sont dit : l'eau est répandue avec une profusion extraordinaire à la surface du globe, et assurément la fin du monde sera venue avant qu'on puisse, non pas la faire disparaître, mais même en diminuer sensiblement la masse. Donc, ont-ils conclu à l'unanimité, chauffons-nous, éclairons-nous avec de l'eau ! et vous ajoutez peut-être en vous-même : c'est bon à dire, mais comment le faire ?

J'avoue, messieurs, que de prime abord le problème paraît excentrique, et même impossible. Toutefois, avec un peu de réflexion, on revient assez vite de ce jugement.

La chimie, en effet, nous apprend que l'eau n'est autre chose que l'union des deux gaz que nous avons étudié jusqu'ici, je veux dire l'oxygène et l'hydrogène. Cette science ne s'arrête point là, et nous fournit les

moyens propres de séparer ces deux gaz, de les ramener à leur forme naturelle.

Ainsi, je prends ce vase que vous voyez ici, et au moyen de deux boutons en cuivre et de lames métalliques soudées à ces boutons, je fais passer un courant électrique dans l'eau qu'il renferme. Vous voyez l'eau se décomposer immédiatement et les deux gaz qui la formaient se rendre chacun dans la cloche de verre qu'on avait préparée pour le recevoir. Supposons que nous ayons prolongé l'opération pendant un temps considérable et que nous ayons obtenu ainsi une grande quantité d'hydrogène et d'oxygène, rien ne nous empêchera de mélanger ces deux gaz et d'y mettre le feu, comme nous l'avons fait dans une de nos expériences au commencement de cette séance. Il en résultera, comme vous le savez, assez de chaleur pour brûler le fer et l'acier, plus qu'il n'en faut par conséquent pour faire cuire le pot-au-feu et chauffer un appartement.

On ne voit pas aussi clairement que cette flamme puisse être appliquée à l'éclairage, vu qu'elle est extrêmement pâle.

Mais ne pourrait-on pas remédier à ce défaut ? Nous avons démontré que tout l'éclat de la flamme ordinaire est dû à un corps solide qu'elle tient en suspension, à savoir, le charbon. Il ne s'agirait donc ici que de trouver un corps solide capable de résister aux plus hautes températures et d'être rendu incandescent. Un physicien anglais, Drummond, à qui revient l'honneur de ce raisonnement, essaya divers corps qu'il introduisit dans la flamme à oxygène et hydrogène et introduisit par mode d'essai un cylindre de chaux dans la flamme à oxygène et hydrogène et obtint ainsi la plus belle lumière qu'on eût vue jusqu'alors. Cette lumière est aujourd'hui souvent employée dans les cours de physique pour les expériences d'optique et dans les théâtres. Je vais essayer de la produire sous vos yeux. (*Expérience.*)

Au lieu de brûler l'hydrogène dans l'oxygène pur comme nous venons de le faire, nous aurions pu l'enflammer dans l'air ordinaire, et il en serait résulté une flamme moins active, si vous voulez, mais d'un emploi beaucoup plus commode que la précédente. C'est avec elle que la ville de Narbonne, dans le midi de la France, s'éclaire depuis longues années. On la rend lumineuse en y introduisant quelques fils très-minces de platines. Ces derniers ne peuvent pas brûler, car ils se trouvent hors de contact de l'air et ils sont suffisamment chauffés pour devenir incandescents et projeter la plus vive clarté.

L'hydrogène extrait de l'eau est très-pur, il est par conséquent sans aucune odeur, et vous concevez de suite l'immense avantage qu'il a sur le gaz ordinaire extrait de la houille, gaz auquel les soins les plus minutieux peuvent à peine enlever l'odeur nauséabonde qui le caractérise ; mais il a le tort d'être d'un prix un peu plus élevé, et comme l'argent n'est pas la dernière chose à laquelle les hommes font attention, il est à présumer que son emploi sera longtemps à devenir général. Quoiqu'il en soit, il reste bien démontré que nous n'avons pas à redouter outre mesure la disparition du bois et du charbon de terre pour ce qui concerne le chauffage et l'éclairage, et qu'on peut leur substituer l'eau avec avantage.

Il est fortement question aussi d'employer, pour l'éclairage des grandes villes, l'électricité et un métal

très-combustible qui se nomme *magnésium*. L'un et l'autre donnent, en effet, une lumière d'une intensité si grande, qu'elle n'est surpassée que par l'éclat du soleil. Il n'entre pas dans mon dessein de vous en parler en détail, mais je ne puis me défendre de faire brûler sous vos yeux un fil de magnésium afin de vous mettre en état d'apprécier cette nouvelle lumière dont on fait tant de bruit en ce moment, et que les photographes commencent à employer pour prendre les portraits durant la nuit. (*Expérience.*)

Il me reste, messieurs, à vous faire connaître une dernière propriété de la flamme dont il n'a pas encore été question et qui n'est pourtant pas la moins curieuse ni la moins importante : je veux parler de sa coloration. Il y a des flammes blanches, il y a des flammes vertes, il y a des flammes jaunes, des flammes rouges, des flammes de toute couleur. Ceux qui en douteraient vont en être convaincus dans un instant. (*Expérience.*)

Nous avons produit ces différentes flammes en mêlant avec l'alcool les sels de divers métaux ; ainsi la couleur verte est due à la présence du cuivre dans la flamme, la couleur rouge au strontium, la couleur jaune au sodium, la couleur orange au calcium.

Tout cela revient à dire que les métaux et les corps en général brûlent avec une couleur qui leur est propre. On a utilisé cette propriété pour les analyses chimiques, surtout depuis l'invention de l'instrument que voici et auquel on a donné le nom de spectromètre.

Supposons l'instrument placé convenablement ; supposons en même temps un jet de gaz allumé à l'extrémité de cette lunette. Il en résultera une flamme dont les rayons, après avoir traversé tout un système de lentilles et de prismes, iront former au centre une espèce d'arc-en-ciel qu'on nomme le spectre de la flamme.

Ce que ce spectre présente surtout de curieux, ce sont des raies parfaitement nettes qui le traversent. Ces raies sont noires avec la lumière solaire et de diverses couleurs avec les flammes artificielles, suivant que ces flammes contiennent telle ou telle substance.

Ainsi, si je trempe, dans du sel de cuisine fondu l'extrémité d'un fil de platine et que je mette ce fil dans la flamme, j'apercevrai aussitôt dans le spectre une magnifique raie jaune, laquelle est due au sodium, métal qui fait partie du sel de cuisine. Si j'avais trempé le fil dans de la potasse, j'aurais eu une raie rouge produite par le potassium, métal qui fait la base de la potasse. Chaque métal fournit ainsi une ou plusieurs raies caractéristiques qui décèlent immédiatement sa présence, et ce procédé d'analyse est tellement délicat, qu'il permet d'apprécier la présence d'un métal dont la flamme contiendrait à peine un millionième de grain. C'est au point que l'évaporation des eaux de la mer entretient habituellement dans l'air assez de sel pour qu'il soit sensible au spectromètre.

Je regrette que le temps ne me permette pas de vous entretenir plus au long de ce merveilleux instrument, la gloire de deux physiciens allemands, Rbachap et Buchen ; instrument qui conduit à la découverte de plusieurs métaux dont, il y a quelques années, on ignorait l'existence et avec lequel les astronomes sont actuellement occupés à sonder les profondeurs de l'espace, à étudier la constitution physique des globes lumineux qui tournent sur nos têtes, à reconnaître de quelles matières ils sont formés.

Si la coloration de la flamme sert dans les analyses

chimiques, elle ne sert pas moins pour embellir nos fêtes publiques, dont elle forme l'un des plus beaux ornements.

Qui de vous n'a admiré ces fusées qu'on lance dans les airs et qui en retombent en pluie de feu ; ces soleils d'or, ces gerbes éblouissantes qui dissipent agréablement les ténèbres de la nuit ?

Il serait difficile de s'imaginer que tant de magnificences soient dues à des matières que nous avons chaque jour sous les yeux, et cependant elles résultent toutes de l'inflammation d'un mélange de poudre de charbon et de poussière métallique. Le mérite consiste ici dans le choix des couleurs et dans la combinaison des pièces d'artifice, de manière à produire un effet agréable.

J'ai dit que les feux d'artifice servaient habituellement dans les fêtes publiques. Ils ont cependant quelquefois une autre destination. C'est ainsi, par exemple, qu'ils permettent d'établir divers signaux entre les vaisseaux d'une escadre. Mais une chose à laquelle personne n'avait songé jusqu'à ces dernières années, c'est de les utiliser dans les funérailles. Or, cette idée lumineuse est venue à l'esprit d'un Français, artificier de profession, dont les journaux annonçaient la mort, il y a quelques mois.

Par testament olographe, il légua tous ses biens à la fabrique de sa paroisse, mais sous certaines conditions très-expresses.

Ayant pris lui-même les plus minutieuses dispositions pour son enterrement, il exigeait sous peine de nullité de la donation, qu'on ne se servit à ses funérailles que des objets qu'on trouverait chez lui. On le coucha donc dans une bière en chêne qu'il avait acquise ; on étendit sur le cercueil un drapeau mortuaire qui lui appartenait, et on prit dans le tiroir de sa commode vingt beaux cierges de pure cire qu'il avait déposés là pour la circonstance. Une messe en musique lui fut chantée au milieu du recueillement le plus général, car c'était un digne homme, fort regretté de ses concitoyens.

L'office funèbre touchait à sa fin, et déjà le prêtre allait procéder à l'absoute. Le *Requiem eternum* retentissait lugubrement et faisait frissonner l'assistance, quand tout à coup pi ! ta pa ! ta ! ha ! brae ! pouf ! un crépitement de mousqueterie jette la terreur dans la petite église. De chaque cierge le feu s'élève pour retomber en étincelles et se répandre en gerbes aux mille couleurs.

On s'effraye, on se bonseule, on se sauve, on revient, on se rassure. Le bon artificier avait voulu que sa mort fût digne de sa vie. Il avait préparé vingt cierges, vingt chefs-d'œuvre de pyrotechnie, qui devaient accompagner le chant grégorien autour de son cercueil. Le feu d'artifice était si bien préparé pour la circonstance que le dernier cierge fit la plus forte explosion au moment de la levée du corps.

Vous voudrez bien, messieurs, nous permettre de terminer cette étude rapide sur la flamme comme celui dont je viens de raconter l'histoire termina son passage au milieu des vivants : par un feu d'artifice. (*Expérience.*)

DISCOURS

prononcé par M. Thibault, curé de St. Hubert, à l'Église de Notre-Dame de Montréal, dans une assemblée générale de l'Union de prières.

Eccce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. (Ps. 132.)

Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble.

(Suite et fin.)

Tout à l'heure, M. F., j'admira la puissance de l'homme et je disais : "Gloire à Dieu à cause de cette puissance;" ne pourrais-je pas maintenant chanter un hymne à sa grandeur? O chrétien! si tu connaissais ta dignité, si tu savais ce que tu vaux, si tu comprenais bien que tu es comme la splendeur de Dieu, te ravalerais-tu, te rapetisserais-tu comme tu le fais si souvent? Hélas! il faut le dire avec des déchirements de cœur, l'homme, qui est si grand, est aussi bien petit. Il est petit, quand, dans les combats qu'il lui faut soutenir, il tombe sous les coups d'un ennemi que Jésus-Christ a presque réduit à l'impuissance, en lui écrasant la tête; il est petit, quand le blasphème vient souiller ses lèvres et qu'il profère contre Dieu les hurlements des démons; il est petit, quand il répète le cri sacrilège du peuple déicide: *Nolumus hunc regnare super nos*, je ne veux pas que le Christ règne sur moi; je ferai ce qui me plaira, ce qui conviendra le mieux à mes goûts; il est petit, quand il ne veut donner à Dieu que les pitoyables restes d'une vie qui s'éteint et qui a été usée au service du monde ou des passions; il est petit, quand il s'enorgueillit de sa science, et que les fumées de la vaine gloire lui font perdre, du même coup, et l'esprit et le cœur; il est petit, quand il cède aux séductions de ces hommes incomplets dont le chiffre grossit chaque jour, hommes qui n'ont souvent qu'une faiblesse et qui boient en même temps dans la science et dans la pratique du devoir. Enfin, on comprend toute ma pensée, l'homme est petit, quand il déshonore son Dieu par sa conduite, *vos inhonorastis me*; quand, du berceau à la tombe, en vrai soldat du Christ, il ne lutte pas contre lui-même, contre le monde ou contre le démon, quand il ne combat pas les combats du Seigneur, ces combats où la victoire couronne toujours ses efforts.

Napoléon I^{er} disait à Montevideo : "Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu." Le vrai catholique, le soldat chrétien qui a toujours l'arme au bras, c'est-à-dire qui prie et veille dans les conditions voulues, peut dire en toute vérité : "Le boulet qui doit me tuer ne se fondra jamais."

M. F., soyez donc de vrais catholiques : *serva mandata*. Que l'encens de votre prière monte journellement vers le trône de Dieu, qui, en retour, vous réchauffera de son amour, et vous fera échapper aux séductions de la vie. *Servi mandata*, soyez honnêtes dans vos transactions et que jamais vos pieds ne s'engagent dans les sentiers boueux de l'usure. Ne vous familiarisez point avec la stratégie, avec l'infamale tactique de l'agiotage. M. F., le soleil luit pour tout le monde, et il n'est permis à qui que ce soit de s'engraisser du sang de son frère.

Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. Soyez chastes et que tout le monde connaisse le respect inviolable que vous portez aux lois de la pudeur : mus

par le même sentiment, ayez la plus profonde horreur pour les mauvaises lectures, pour ces romans fameux, émanations férides de cœurs qui ont pourri sous l'action dissolvante de la plus hideuse des passions; livres abominables où l'impureté est mise en préceptes et où l'on apprend à la jeunesse tous les éléments de la science des scélérats; livres maudits que des gouvernements, soi-disant catholiques, laissent imprimer et réimprimer et dont les auteurs sont mille fois plus coupables que n'importe quel assassin.

M. F., soyez de vrais catholiques, vous dirai-je encore, et que vos mains versent dans le sein des pauvres le superflu de ces biens que la Providence vous a départis avec tant de libéralité. Rappelez-vous que la charité couvre une multitude de péchés. M. F., il y a des mères qui ont faim; il y a de petits enfants qui n'ont pas de pain; ah! je vous en conjure, faites taire les folles exigences du luxe, et volez à leur secours. Donnez, M. F., oui donnez, le bon Dieu vous rendra au centuple.

Enfin, pratiquez le bien et évitez le mal; et comme il faut bien compter avec la malheureuse fragilité humaine, si quelquefois les difficultés vous consternent et que le courage menace de vous faire défaut, alors transportez-vous par la pensée sur le calvaire; jetez-vous au pied de la croix de Jésus. Là, vous trouverez lumière et prompt secours; là, vous rencontrerez un ange de consolation, et vos pieds, comme ceux de tant de boiteux que le Sauveur a guéris, s'affermiront dans les sentiers du salut : *et consolidatæ sunt bases ius*.

M. F., non-seulement il faut que vous soyez de vrais catholiques, mais encore il est nécessaire que vous vous montriez tels en toute circonstance. Voulez-vous que Jésus-Christ vous confesse devant son Père Céleste? confessez-le vous-même devant les hommes. Que les hommes voient vos bonnes œuvres, et ils seront portés à glorifier Dieu comme vous : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in caelis est*.

Membres de l'Union de Prières, vous pouvez, en vous acquittant bien et dûment de tous vos devoirs, gagner une foule d'âmes à Dieu, et opposer une puissante digue aux envahissements de l'irréligion. Vos bons exemples auront plus d'influence et une portée plus grande que vous ne pensez. M. F., je vous dirai franchement quelle est mon impression, à moi : mon impression, c'est que l'exemple des vrais chrétiens produit, très-souvent, plus de bien que les sermons des meilleurs prédicateurs. Eh! qu'est-ce qui a donc converti le fils de la pieuse Monique, qui, de franc libertin qu'il était, est devenu une des gloires de l'Église de Dieu? N'est-ce pas le bon exemple? *Ce qu'on fait, ou ce que font les autres, ne puis-je pas le faire moi-même?* disait Augustin, et soudain son grand cœur s'embrasait, et sa belle âme s'élevait vers les sommets de la perfection.

M. F., tout le monde est obligé de donner le bon exemple : *Mundavit unicuique de proximo suo*; mais vous y êtes tenus plus étroitement que bien d'autres, en votre qualité de membres d'une pieuse et sainte association. On donnait anciennement la couronne civique à celui qui, dans une bataille, avait sauvé la vie à un citoyen romain. A celui qui aura contribué à la conversion ou au perfectionnement d'une âme, on décernera, non pas une couronne civique, mais une couronne céleste et immortelle : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ fulgebunt in perpetuas æternitates*.

Quel malheur donc, si vous n'étiez pas franchement et ouvertement catholiques ! Pourtant, je ne vous dirai pas de monter au sommet des tours de cette église de Notre-Dame pour y faire votre prière, ni de vous prosterner la face contre terre dans les rues de cette ville, comme les sectateurs de Mahomet, ni de venir vous agenouiller à cette balustrade et y faire quelques pieuses grimaces ; mais je vous dirai d'être aussi ouvertement catholiques que l'étaient Jacques-Cartier, se présentant, un chapelet à la main, devant le chef de la bourgade d'Hochelaga, aujourd'hui Montréal ; je vous dirai d'être aussi franchement catholiques que l'étaient nos pères, les fils des croisés et les pionniers de la vraie civilisation sur cette terre du Canada que nous habitons ; je vous dirai d'assister régulièrement aux saints offices de l'Église, et surtout à l'auguste sacrifice de la messe ; je vous dirai de venir souvent retremper vos âmes, et renouveler votre jeunesse dans la participation aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; je vous dirai d'avoir toujours pour le prêtre, qui, comme dit M. Olier, l'illustre fondateur de la Société de St. Sulpice, est un sommaire et un précis de la Religion, le sentiment du plus profond respect et de le professer publiquement, ce sentiment.

Je vous dirai, enfin, pour préciser davantage, d'être en garde contre le respect humain. Le respect humain, M. F., c'est le poison des âmes ; *saluus sum, si non confundar de Domino meo* : mon salut est en sûreté, dit Tertullien, si je ne rougis pas de mon Dieu. M. F., les libertins qui font le déshonneur de notre sainte Religion s'occupent-ils beaucoup de ce que l'on dira d'eux ? Non, aucunement. Et vous, chrétiens ! vous craindriez les vains discours de ces mêmes libertins ! vous craindriez leurs fades railleries et leurs appréciations insensées ! Alors, ne serait-ce pas le temps de s'écrier avec le plus beau des orateurs romains : *O tempora ! O mores !* O temps ! ô mœurs ! où en sommes-nous donc ? Quelle affreuse dégénérescence ! La première chose que les solitaires de Cété, dont il est fait une mention si honorable dans l'histoire de l'Église, exigeaient de leurs néophytes, c'était qu'ils foulassent aux pieds ce respect humain destructeur de toute force morale et source de tant de crimes.

Un jour, un jeune homme d'Alexandrie se présenta à St. Macaire, dans le dessein d'embrasser sa règle ; le saint, voulant l'éprouver, lui dit : " Allez dans ce cimetière qui est proche ; adressez-vous aux morts, et dites à chacun d'eux tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux." Le jeune homme fit ce qui lui était commandé, et lorsqu'il revint, Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien, mon père.

— Rien, eh bien ! retournez dans ce même cimetière, et faites-en le tour, en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophyte obéit et revint.

— Eh bien ! mon fils, cette fois, qu'est-ce qu'on dit les morts ? — Rien encore, mon père.

Jeune homme, reprit le vénérable solitaire, profitez de la leçon, imitez l'indifférence des morts pour les jugements des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ.

Je sais, M. F., que nous sommes méprisés, mais consolons-nous ; car dans le même temps que les hommes nous méprisent, Dieu nous bénit et nous loue : *maledicent illi et tu benedices*. Oh ! n'est-ce pas assez d'être

loué de Dieu ? Les soldats qui combattent sous les drapeaux des rois de la terre, attendent-ils, la plupart, d'autre récompense de leurs généraux ?

En 1812, Napoléon 1er se met en tête d'écraser la puissance russe ; il part avec une armée de 600,000 hommes. Bientôt, il est en face de l'ennemi, au pied des plateaux de la Moskowa. Aux premières heures du jour, il rassemble ses officiers et, voyant le soleil se lever brillant et radieux : " Mes amis, leur dit-il, voilà le soleil d'Austerlitz." Ces mots rappelaient un jour de gloire ; ils électrisent tous les courages. Bientôt une lutte terrible s'engage et les Russes sont taillés en pièces. Quelle mince récompense ! Quelques jours plus tard, cette grande et belle armée périssait de faim et de froid dans les neiges de la Moscovic. Ah ! si les soldats de Jésus-Christ s'enflammaient de la même ardeur ! s'ils se contentaient d'une si légère compensation ! Mes Frères, combien de fois n'a-t-on pas déroulé à nos regards le magnifique tableau des splendeurs de la maison de Dieu ! Chacun de nous peut dire, comme St. Etienne, *video caelos apertos*, je vois le ciel ouvert, et cependant quelle n'est pas notre lâcheté ! Ah ! nous oublions que nous sommes les héritiers de ces milliers de chrétiens qui furent pendant 300 ans déçimés par le fer des cruels bourreaux assis sur le trône des Césars.

Je vous disais, M. F., au commencement de cette instruction, que vous devez faire l'honneur du drapeau sous lequel vous vous êtes enrôlés. Or, comment ferez-vous l'honneur de votre drapeau ? Vous ferez l'honneur de votre drapeau en réalisant dans votre conduite ce que je viens de vous dire ; en accomplissant fidèlement les devoirs qui vous incombent comme chrétiens, et les obligations particulières qui vous lient comme membres de l'Union de Prêtres. Vous ferez l'honneur de votre drapeau, vous serez à la hauteur de votre dignité de membres d'une grande association catholique, en formant comme un faisceau de vos cœurs, en ayant les uns pour les autres les sentiments de la plus tendre charité, en vous excitant mutuellement à la pratique de la vertu, et en vous abandonnant aux entraînements d'une noble émulation.

Vous ferez l'honneur de votre drapeau en fomentant, en entretenant parmi vous l'esprit de corps, cet esprit qui verse partout une sève abondante et nourricière et qui se révèle par l'assistance aux assemblées de l'association, aux funérailles des confrères défunts, et par de fréquentes visites faites à ceux d'entre eux qui sont malades.

Enfin, vous ferez l'honneur de votre drapeau, si votre justice est abondante, plus abondante que celle des scribes et des pharisiens de nos jours ; et si vous marchez sur les traces de votre glorieux patron saint Joseph, le modèle le plus parfait des vrais chrétiens. Oh ! alors, il sera absolument vrai de dire que vous faites la gloire de votre drapeau, et non-seulement cela, mais l'honneur et la gloire de l'Église du Canada, où vous figurez noblement, puisque votre association compte environ 20,000 membres.

Mes Frères, ou plutôt mes confrères, car j'ai l'inappréciable avantage d'appartenir à votre belle et puissante société, soyons donc tout ce que nous devons être, et advenant l'heure des suprêmes angoisses, cette heure où il faut dire un éternel adieu à toutes les choses de ce monde, et comparaître au tribunal de Celui qui scrute les cœurs et les reins, nous nous endormirons

doucement dans la paix du Seigneur, pour nous réveiller dans les délices et les splendeurs des cieux. Ainsi soit-il.

ERRATA.— Dans notre dernière livraison, à la page 301, 3^e et 4^e lignes, 1^{re} colonne, au lieu de : "à eux-mêmes," lisez : "franchement chacun à soi-même."

Page 301, 6^e avant-dernière ligne, 1^{re} colonne, au lieu de "vertus," lisez "vérités."

LE CHEMIN DU BONHEUR.

(Suite.)

V

LA TOURMELIÈRE.

Les deux jeunes gens pénétrèrent sans difficulté dans la vaste cour sablée, ornée d'une verte pelouse où croissaient de magnifiques hortensias. Devant eux se dressait la blanche façade du château, édifice d'un style tout moderne, avec son perron plus coquet que grandiose, et couvert d'arbustes fleuris. Ils allaient y monter, quand la porte vitrée s'ouvrit brusquement et une dame en robe de soie verte et en coiffure de rubans ponceau s'avança précipitamment à leur rencontre :

— En voici une agréable surprise ! s'écria-t-elle en les abordant. Monsieur Maueroix qui nous arrive, conduit par monsieur Champion. Une charmante rencontre ! Est-ce que vous vous connaissiez, messieurs ?

— Nullement, madame, répondit Albert. Mais j'ai eu le plaisir de trouver en chemin monsieur qui venait aussi vous rendre visite, et nous avons fait route ensemble.

— Voyez un peu, quel singulier hasard ! Mais comment se fait-il, monsieur Albert, que vous soyez venu à pied, seul, sur la route ?

En ce moment parut mademoiselle Olympe qui n'avait pas ce jour-là sa robe à nœuds de ruban, et qui en gardait sans doute rancune à Albert, car elle lui fit un salut plus cérémonieux que cordial.

Lorsqu'on fut assis au salon, madame Richer reprit son interrogatoire :

— Dites-moi donc, monsieur Albert, par quel hasard vous arrivez ainsi ce matin sans tambour ni trompette. Nous vous attendions dès hier.

— Et je comptais être aussi arrivé hier, madame. J'étais avant quatre heures sur la grande route, à l'auberge de la Branche-de-Houx.

— A quatre heures ! et vous n'êtes pas venu ici tout droit. Où donc avez-vous passé la soirée ?

— Madame, je l'ai passée en partie dans un fossé, en partie dans une maison des environs où j'ai été reçu comme un ami, quoique je ne fusse qu'un inconnu.

— Ah ! par exemple. Voilà qui est curieux. Dans un fossé !

— Qu'alliez-vous donc faire dans ce fossé, monsieur Albert ? dit Olympe, commençant la conversation par une escarmouche.

— Mademoiselle, je n'y allais pas rêver ni écrire une ode à la lune, croyez-le bien. La lune s'est levée trop tard pour cela. J'étais à me promener sur la lande quand je me suis perdu dans le brouillard. Il n'y avait pas d'étoiles pour rayonner dans ma nuit, comme dirait un poète. Donc j'ai roulé tout honnêtement au bas d'un talus où j'ai eu la mauvaise chance de rencontrer

des pierres et la bonne chance d'entendre venir un paysan qui m'a tiré de là pour me mener à la Maison-Grise.

— Ah ! c'est à la Maison-Grise que vous avez passé la nuit, demanda madame Richer. Comme ça doit être froid et sombre dans cette vieille mesure ! Chaque fois que je passe devant et que j'aperçois le grand mur tout démolé et les girouettes qui grincent sur les toits, je sens un frisson qui me court dans le dos.

— La maison est un peu sombre, en effet, mais m'a paru bien pittoresque au clair de la lune. De plus j'y ai trouvé un bon feu, de ces feux qui flambent si gaieusement dans les hautes cheminées de marbre du siècle passé, et, mieux que tout cela, des hôtes pleins d'amabilité et de prévenances.

— Ils ont pourtant l'air bien drôle, ces gens de la Maison-Grise. Ils viennent à la messe dans une méchante cariole avec un vieux cheval roux. Avec cela il porte toujours la tête bien haut, avec une mine fière, monsieur le vicomte de Mareilles. Belle affaire pourtant ! un vicomte qui n'a pas le sou.

— Il y a là une jeune fille, mademoiselle Renée ? demanda Olympe. Assez grande, n'est-ce pas, un peu pâle, avec des yeux noirs dédaigneux ?

— Je ne connais pas exactement la nuance des yeux de mademoiselle Renée, répondit Albert à la taquine jeune fille ; mais, quant à leur expression, ils m'ont semblé fort doux et bienveillants, surtout lorsqu'en apprenant mon accident, elle s'est charitablement inquiétée de ma blessure.

— De votre blessure ? s'écria madame Richer.

— Je crois vous avoir dit, madame, que je n'étais pas tombé sur le gazon d'une pelouse, mais bien sur un lit de cailloux. J'en avais porté une égratignure qui s'est déjà refermée, grâce aux bons soins de monsieur Gabriel de Mareilles.

— Ah ! le jeune prêtre ! continua madame Richer d'un air de dédain. Faut que ce vicomte soit vraiment un drôle d'individu. N'avoir qu'un seul fils et l'envoyer se faire manger par les sauvages au Pérou ou en Cochinchine ! C'est par orgueil qu'ils font cela : ils ne trouveraient pas de position à remplir, ces nobles ruinés.

— Permettez, madame ; je ne trouve pas votre appréciation tout à fait juste. Là où vous voyez le dépit de l'impuissance, je trouve, moi, la sublimité du dévouement. Seulement ce dévouement est mal apprécié. Le monde prodigue ses applaudissements et ses sourires au soldat heureux qui fait flotter son drapeau sur les remparts ennemis, mais il oublie ou dédaigne le courageux soldat du Christ qui va planter la croix sur un sol aride, en donnant parfois son sang pour la féconder.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur Albert... je ne m'attendais pas à vous voir faire le dévot.

— Pas plus, madame, que moi je ne m'attendais à vous voir faire l'esprit fort. Mais laissons-là la famille de Mareilles, si vous le voulez bien, continua Albert, avec une politesse de bonne compagnie, et permettez-moi, madame, de vous faire compliment sur la beauté de votre résidence et sur le goût dont vous avez fait preuve en l'embellissant.

A cet ingénieux détour, Saturnin Champion fit une légère grimace. Albert, par son habile manœuvre, regagnait tout d'un coup le terrain qu'il avait perdu dans les escarmouches précédentes. Son rival se trouvait donc distancé et n'avait plus qu'un moyen de rétablir

ses affaires, c'était de renchérir encore sur les éloges du Parisien.

— N'est-ce pas, monsieur Maueroix, se hâta-t-il d'ajouter, que madame a arrangé son parterre et son salon de la façon la plus élégante? Regardez, par exemple, cette jardinière pleine de cactus, encadrée de rideaux de satin boutons d'or. Trouveriez-vous quelque chose de plus coquet dans un boudoir de Paris?

— Ah!... y avez-vous été souvent, à Paris? monsieur Saturnin, demanda la railleuse Olympe, l'œil fixé sur le gilet à raies eramoisies.

— Mademoiselle, j'y suis allé trop rarement pour mon instruction et mon plaisir, quoique trop souvent pour mes affaires et pour ma bourse, répliqua humblement le négociant en farines.

— Mais moi qui y ai toujours habité, interrompit Albert, je partage entièrement l'opinion de M. Champion, et je déclare que la Tourmelière me paraît un véritable palais de fées.

— Bah! vous n'avez rien vu encore, dit madame Richer avec une petite moue triomphante. Qu'est-ce que vous direz donc quand vous aurez visité mon belvédère avec un télescope, et mon pigeonnier construit sur le modèle de la tour de porcelaine de... de... de Pékin. Et mes élèves!... monsieur Albert, vous m'en direz des nouvelles: des vaches qui pourraient concourir pour le bœuf gras, l'année prochaine: des pores qui ne sont pas des pores, mais de vrais sangliers. Mais nous verrons tout cela après le dîner qui est servi, et où vous n'aurez rien que des produits de mes terres...

Et madame Richer, portant son emboupoint avec la majesté d'une reine, trotta vers la salle à manger au bras d'Albert, suivie de demoiselle Olympe et de Saturnin.

Quand le neveu de M. Giraud se trouva assis devant la table somptueuse, étincelante de porcelaines et d'argenterie, il se rappela soudain son souper de la Maison-Grise, le plat de lard et de choux, les assiettes de faïence et les-couverts d'étain. Ce contraste mélancolique lui traversa l'esprit comme un reproche: " Hélas! pensa-t-il, où serait-il mieux de vivre? Là-bas, avec la misère noble et digne: ici, avec la sottise dorée? Plaise au ciel que je n'aie jamais à me poser un tel dilemme, et que je ne perde jamais ma médiocrité bénie!" Puis, ayant fait sa part à la réflexion philosophique, il commença à s'avourer son repas en épicurien satisfait. Tout y était parfaitement ordonné; la galantine de saumon n'y figurait plus, il est vrai, mais le chevreuil était encore fort mangeable.

Après le dîner, l'inévitable promenade dans les jardins. Pour le coup, madame Richer avait oublié son emboupoint de sultane et sa majesté de reine. Elle allait, venait dans ces allées sablées et tirées au cordeau; s'arrêtant ici pour cueillir un fruit, là pour expliquer un procédé de culture, riant d'un rire éclatant et frappant dans ses deux mains grasses et courtes à chaque nouvelle surprise qu'elle ménageait au voyageur.

— Voyez mon chasselas, là-bas, sur la treille. Je l'ai fait venir tout exprès de Fontainebleau; il me revient à trente francs le cep, frais compris. C'est cher, mais c'est bon. Chaque grain vous fond dans la bouche. Seulement, ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre une pareille dépense. J'en ai trente cepts.

— Voilà neuf cents francs bien employés! dit Albert à part lui.

— Aimez-vous les fleurs, monsieur Maueroix? Vous devez les aimer; c'est bon genre d'aimer les fleurs. Tenez, voilà des *Stuzias* que je cultive moi-même, que j'arrose de mes propres mains. Ceux-ci *duchesse d'Orléans* ont remporté un prix à Angers. Je les avais envoyés à l'exposition de... d'o... ah! ah! d'horticulture. Quel drôle de mot, n'est-ce pas, monsieur Maueroix? On dirait que ça signifie la culture des orties. Je ne crois pas pourtant que les propriétaires de ces pays-ci soient tentés de perfectionner cette mauvaise herbe. Ce n'est pas chez moi toujours qu'on pourrait en rencontrer; je me flatte de surveiller assez bien mes terres pour qu'on ne puisse pas en dénicher une à deux lieues à la ronde.

— Permettez, madame, reprit Champion, qui avait à cœur la réputation du département; je crois que vous faites erreur quant à la signification du mot. Cela veut dire quelque chose comme jardin; hortis ou hortus, je crois, n'est-ce pas, monsieur Maueroix? J'ai autrefois appris le latin au collège de Niort; seulement, ma foi, tout cela s'est bien rouillé depuis, car je n'en avais pas besoin pour tenir mes livres.

— Ah! c'est comme moi, mon cher monsieur Champion, répartit Mme Richer... Que voulez-vous? on n'a guère le temps de devenir savante quand on fait du matin au soir le compte d'une filature. Mais vous ne dites rien, monsieur Albert; est-ce que la promenade vous ennuie?

— Pardonnez-moi, madame; j'écoute et... j'admire, voilà pourquoi vous me trouvez silencieux.

Dans ce moment en effet, il regardait Olympe à qui le babil et les singulières méprises de sa mère avaient fait monter le sang aux joues et à qui ce petit dépit allait réellement à ravir.

La promenade se prolongea encore assez longtemps, car Mme Richer ne pouvait se résoudre à faire grâce au nouveau venu d'une seule plante de sa serre, ni d'un seul rocher de son parc. Albert, perdu dans un déluge d'azalées, de pélargoniums, de grottes et de cascades, se répétait mille fois à lui-même que la propriété la plus enviable est celle dont on parle le moins. A peine était-on rentré au château, qu'il y arriva des visites; heureuse et puissante diversion. D'abord un médecin des environs, puis le receveur de l'arrondissement et son épouse.

Albert se trouvait en province pour la première fois. Il écouta d'abord avec une sorte de curiosité ces caquets et ce babillage tournant sans cesse dans le cercle des infimement petits. Les appréciations les plus étendues n'allaient pas au delà du rayon de la sous-préfecture. Dans les récits tous plus ou moins médisants, revenaient sans cesse le nom de cette petite aristocratie bourgeoise ou bonrgeoisie aristocratique: M. le sous-préfet; les notaires, les receveurs, quelque maires et le juge de paix. Albert s'amusa de voir qu'à Thouars la destitution d'un directeur des postes faisait plus de bruit qu'à Paris la démission d'un ministre. Mais au bout d'une demi-heure il trouva pourtant fastidieux d'apprendre comment la femme du notaire faisait beaucoup de dettes chez les molistes et avait reçu, à l'insu de son mari, plusieurs notes foudroyantes; comment l'épouse du sous-préfet avait rappelé en toute hâte sa fille de sa pension de Paris, depuis l'arrivée du jeune substitut auquel elle accordait son patronage. Tout à coup il se souvint que, la veille, Gabriel lui racontait à cette heure la para-

bole du chef sioux, et, en se rappelant cette belle et serene poésie, il prit en pitié les plats caquets de la Tourmelière. Mais la musique restait, et Olympe était en voix ce soir-là. Quand Albert eut achevé de chanter le duo de *Raoul et Valentine*, il avait oublié l'apologue indien et le langage suave de Gabriel, aussi bien que les froides médisances des hôtes de Mme Richer. Son âme s'était envolée sur les ailes de la mélodie, et se berçait bien haut dans les régions de l'amour, de la jeunesse et de l'extase. Mais Albert n'avait pas pour rien du sang de Giraud dans les veines; il retomba promptement de sa sphère éthérée, et se dit qu'après tout la musique ne pouvait rien, parce qu'on ne pouvait pas chanter toujours, et que Meyerbeer était bon pour vous faire rêver une heure, le soir, quand la lune était belle, et qu'on avait pris du thé vert un peu trop fort. Ce fut au milieu de ce désenchantement qu'Albert s'endormit à la Tourmelière, dans une chambre tout imprégnée du confort et de l'élégance qui est si facile de se procurer, quand on a quarante mille francs de rente. Mais son sommeil même ne fut pas tranquille; il se voyait perdu dans une forêt de dahlias monstres et d'azalées de six pieds de haut, et n'apercevait au-dessus de sa tête que le pigeonnier chinois surmonté du visage railleur de Saturnin Champion qui lui faisait des grimaces.

(A continuer.)

ETIENNE MARCEL.

Ducis ou la Réconciliation.

(Suite.)

Comme il est impossible qu'on renonce entièrement à ses vieilles habitudes, monsieur Gervais, qui chaque jour trouvait dans le curé de Roquencourt le meilleur des hommes, lui demanda s'il connaissait le jeu d'échecs, seule distraction que pût lui permettre son infirmité.

— Hélas! lui répondit le saint pasteur, tout mon temps a été consacré sans réserve aux malheureux. Mais, si vous daignez me le permettre, je vous amènerai quelqu'un dont le plus grand plaisir est de s'exercer à ce beau jeu que vous aimez tant.

— Quel est-il ?

— C'est un ami de collège, qui vient souvent de Versailles pour me visiter, et que peut-être vous connaissez de réputation.

— Vous le nommez ?

— Ducis, de l'Académie française.

— Je fais grand cas de ses ouvrages: ils donnent une haute idée de son mérite, de son caractère, et je serai charmé de le rencontrer chez vous.

Dès le lendemain, eut lieu la première entrevue: le poète, habitué à étudier le cœur humain, n'eut pas de peine à reconnaître, dans M. Gervais, le langage et les manières d'un homme du monde, doué d'un esprit délicat, et qui cherchait à se cacher à tous les yeux. La conversation fut enjonnée, brillante. Ducis, quoique d'un talent remarquable au jeu d'échecs, lui dont le coup d'œil était vif et perçant, eut de la peine à lutter contre l'aveugle qui, réduit à ce seul amusement, y avait acquis, par le toucher, une si grande habitude et une telle supériorité, qu'on était tenté de croire que ses yeux se retrouvaient au bout de ses doigts.

Malgré toutes les précautions que prenait l'humble M. Gervais pour ne pas faire soupçonner ce qu'il pouvait être, il s'abandonnait insensiblement à lui-même, il parlait des batailles les plus mémorables, des grandes réputations du jour; il se livrait à des récits anecdotiques qui prouvaient qu'il connaissait et la ville et la cour, et qui ne firent qu'augmenter la curiosité des deux amis, devenus sa société habituelle. Vainement cherchèrent-ils à percer le mystère dont il s'enveloppait si soigneusement: son guide fidèle était encore plus discret que son maître. Un jour, cependant, Ducis, que M. Gervais aimait à entendre lire ses ouvrages, récitait cette admirable scène du Roi Léar, la cinquième du quatrième acte, où l'auteur semble avoir épuisé tous les traits capables de peindre la douleur d'un père abandonné de ses enfants. L'inconnu, malgré tous ses efforts pour se contraindre, ne put résister à la vive émotion qu'il éprouva, et, au moment où le poète prononce ces deux vers:

Sans doute, vous plaignez les pères malheureux ?
Hélas! j'en connais un bien digne de vos larmes,

le vieillard saisit la main de Ducis, et s'écria:

— Assez! assez... vous lisez trop bien pour moi...

Cette brusque interruption et l'altération répandue sur les traits de l'inconnu, prouvèrent à l'auteur du Roi Léar qu'il avait fait vibrer la corde sensible du cœur, et que l'aveugle cachait un chagrin secret dont il cherchait à se distraire. Un événement imprévu ne tarda pas à confirmer Ducis et son ami dans leurs soupçons.

Le vieux Gervais fit une chute et se blessa si grièvement, que bientôt ses jours furent en danger. Le curé de Roquencourt ne quittait plus le chevet du lit du malade, et comme un frère compatissant, il joignait aux secours de la religion ceux de l'attachement le plus sincère.

— Cher pasteur! lui dit le vieillard, dans un de ces intervalles où il reprenait l'usage de ses sens; cher pasteur... j'ai là... un poids affreux qui m'accable, et qui ne peut être allégé que par vous!

— Ah! parlez. Que faudrait-il faire ?

— Je fus père..... et je crois l'être encore... Un fils, l'unique objet de mon amour, est devenu celui du plus juste ressentiment... Ce fils est frappé de ma malédiction... Je voudrais la rétracter par votre entremise..... Dieu, dont vous avez tant de fois invoqué la miséricorde... ne sera pas sourd à la prière que je vous supplie de joindre à la mienne.

Aussitôt, le respectable curé se découvrit, et, soutenant dans ses bras le vieillard, il l'aide à révoquer l'anathème paternel qu'il avait prononcé, à ramener dans son âme le calme et la sécurité que produit toujours la clémence: cette crise opéra si efficacement sur l'état du malade, qu'il reprit peu à peu des forces, et fut bientôt hors de danger.

Le curé ne crut pas devoir taire à son ami cette scène touchante, et tous les deux brûlèrent du désir de savoir les peines secrètes du vieux Gervais. Les soins de tous les instants dont ils l'entouraient leur donnèrent tant de droits à sa confiance, que, lorsqu'il fut convalescent, il n'eut plus le courage de leur cacher quel était cet aveugle si simple à qui ils avaient témoigné tant d'attachement et tant d'égards. Il leur apprit donc qu'il était le comte d'Artauvail, ancien lieutenant-général des

armées du Roi ; que sa femme, issue d'une des plus illustres familles de la Bretagne, était morte, après avoir mis au monde son premier enfant, auquel il avait prodigué tout ce que peut inspirer la tendresse paternelle.

— C'est pour lui, disait le comte, avec une véhémence dont il n'était plus maître, c'est pour lui que j'ai perdu la vue. Dans un terrible incendie qui réduisit en cendres une partie du château d'Artanval, je m'élançai pour sauver mon Arthur, alors âgé de six ans. Un éroulement de poutres embrasées rendait presque impossible tout accès à l'appartement où il reposait. Mais quel obstacle peut arrêter le dévouement d'un père ? Je parvins jusqu'à son lit, et je l'emporte à travers une obscurité que j'espérais voir se dissiper en sortant du gouffre affreux où je m'étais précipité. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que les flammes, dont j'avais bravé l'ardeur dévorante, m'avaient privé pour jamais de la lumière. Cet événement cruel fut longtemps adouci par l'admirable tendresse d'Arthur, qui cherchait tous les moyens de me dédommager de ce que j'avais perdu pour lui... Qui m'eût dit alors qu'il serait indigne un jour du sang qui l'a fait naître, et qu'on le citerait parmi les fils ingrats ?...

A ces mots, le vieillard s'interrompit, un instant suffoqué par la colère, et reprit ensuite son récit. Il apprit à ses deux confidentes que ce fils, qui devait hériter seul de son nom et de sa grande fortune, qui seul devait adoucir le triste sort d'un père aveugle, l'avait abandonné à des soins mercenaires, pour courir les hazards des combats, qu'il avait bravés ses ordres réitérés, ses supplications les plus pressantes, pour aller se battre contre des hommes issus du même sang que lui, honorables, mais proserits, pour égorger de sa main ses parents les plus proches, les amis de sa famille, les anciens frères d'armes de son père...

Voilà dix ans qu'il m'a quitté, ajouta le comte, et depuis ce temps, j'ai fait serment de renoncer au monde pour jamais. J'ai changé de nom, j'ai erré de village en village, afin de me soustraire aux recherches d'un rebelle que je ne recevrai plus que sur ma tombe.

Il est coupable, sans doute, répondit Ducis avec le ton de douceur et de vérité qui le caractérisait, et telle est la fatalité de l'esprit de parti, qu'il sépare le fils du père, arme les frères les uns contre les autres..... Mais vous avouerez, M. le comte, et comme Français et comme ancien militaire, qu'après la voix puissante d'un chef de famille, la plus irrésistible est celle de la patrie : on a vu les fils des plus anciennes maisons de France marcher dans les rangs de nos braves défenseurs... Leur exemple aura sans doute entraîné celui qui devait être l'appui, la consolation de votre vieillesse.

Si le ciel, dit à son tour le pieux M. Lemaire, veut que les enfants soient soumis, il veut aussi qu'un père soit élément et qu'il pardonne. Adam bénit en expirant le meurtrier de son cher Abel ; Jacob ne put résister aux remords de Siméon, qui lui avait apporté la robe ensanglantée de Joseph ; et le père de l'enfant prodigue reçut avec ivresse et rétablit dans tous ses droits ce fils dont la désobéissance et la vie dissolue avaient si cruellement brisé son cœur paternel.

Pour moi, reprit le comte d'Artanval, je n'admettrai jamais sous mon toit l'ingrat qui m'a trahi, qui m'a si indignement abandonné..... Sans doute, il met tous ses

soins à me découvrir ; mais je saurai si bien me cacher et me restreindre à l'existence la plus obscure.....

Votre bienfaisance vous trahira, lui répondit Ducis : la bonté de votre âme déborde malgré vous ; et plus le cœur est malade, plus il cherche à s'alléger par le bonheur des autres.

Avouez, reprenait doucement le digne pasteur, avouez que la révocation du terrible anathème dont vous aviez frappé le malheureux Arthur, a porté dans vos sens un calme salutaire. Ah ! si vous lui devez la vie, n'est-ce pas un engagement pris avec Dieu d'achever votre ouvrage et d'ouvrir les bras à votre fils ?

Jamais ! non, jamais ! répétait avec force le vieux comte, plutôt cent fois la mort que d'oublier ce qu'il a fait.

— Dieu n'exige pas qu'on oublie, mais il veut qu'on pardonne.

— Finissons, cher pasteur. Je vous aime et vous révère trop, pour m'exposer à rompre avec vous ; ne me parlez donc plus du coupable, si vous voulez conserver l'amitié que je vous ai vouée, en échange de la vôtre qui m'est chère.....

Ducis, qui connaissait mieux que M. Lemaire tous les replis du cœur humain, lui fit signe en ce moment de ne pas pousser plus loin le zèle apostolique, et, pour changer de conversation, il proposa au comte une partie d'échecs, où pour ramener par degré dans son âme ulcérée le calme dont elle avait besoin, il laissa prendre à son adversaire un avantage qui le charmait en lui faisant oublier entièrement ses chagrins.

Plusieurs mois s'écoulèrent : la société du poète devenait chaque jour plus nécessaire au comte d'Artanval. Il lui était d'une ressource si précieuse dans l'isolement auquel il s'était voué ! Quel bonheur il éprouvait, lorsque celui-ci, pour charmer leurs entretiens, lui récitait son *Vieillard heureux*, ses *Souvenirs*, ses *Pénates*, le *Souffle du sage*, et surtout son *Épître à l'amitié* ! Si dans ses nombreuses tragédies, qui composent une partie du répertoire français, on admire cette vérité du sentiment, cette élévation de pensées et cette mélancolie entraînant qui classent Ducis parmi les grands maîtres, on le chérit peut-être encore plus dans ses poésies diverses, où l'on se sent attiré par sa bonhomie, entraîné par sa sensibilité, séduit par son étonnante facilité. Il n'est aucun de ses lecteurs qui n'envie un guide aussi sûr, un ami aussi vrai.

L'intimité qui s'établit entre le vénérable aveugle et le Nestor des auteurs tragiques, ne fit que s'accroître de jour en jour, à ce point qu'ils éprouvèrent l'un de l'autre un besoin qui ne cessa qu'avec leur vie. Le bon curé de Roquencourt était le seul tiers admis dans leur intimité, car l'inflexible comte ne cessait de prendre toutes les précautions pour se dérober aux recherches de son fils ; et Ducis, à l'exemple du pasteur, s'était promis de garder le secret du vieillard avec la plus scrupuleuse fidélité.

II. VAN LOOY.

(Au prochain numéro, suite et fin.)